

La contrainte du jour : écrire un texte à partir de deux mots.

J'ai hérité de « Acouphène » et « Big Bang ».

Acoubang

Le train patientait en gare de Saint-Pierre-des-Corps depuis une dizaine de minutes.

Comme chaque lundi, je montais à Paris pour le boulot : deux jours de cours et je redescendais le mercredi rejoindre ma petite famille.

Pour précaire qu'elle était, ma situation de prof vacataire ne me déplaisait pas. Elle me permettait de m'évader de mon village et de m'abreuver des énergies de la capitale. Dois-je ajouter que la situation était tendue avec Marlène depuis l'adolescence des jumeaux ?

Mais passons.

J'attendais le redémarrage de mon TGV en regardant par la vitre. Sur le quai d'en face, des voyageurs guettaient l'arrivée de leur train. Une petite famille en doudounes prête à affronter les pentes pyrénéennes, une dame âgée soutenue par sa valise, trois étudiants mal réveillés le nez dans leurs smartphones. Des gens, quoi.

L'arrivée de la motrice me les masqua et me fit replonger dans mon livre. Quand le convoi s'immobilisa, un réflexe me renvoya vers la vitre. Mon reflet me surprit d'abord, mes cheveux hirsutes que je recoiffai tant bien que mal, la grimace qui l'accompagna...

Un changement de mise au point projeta mon regard vers Elle. Assise dans l'autre train, elle s'amusait de mes maladresses. Je lui souris, elle me fit signe d'un pouce levé.

Puis le temps se figea. Chacun sur sa voie, nous étions séparés par deux vitres, mais nos yeux se sont amarrés. Nos sourires s'évanouirent, mon cœur se bloqua, je crois que le sien aussi.

Je me plongeai vers elle, elle fondit sur moi. Un Big Bang nous unit déclenchant une sorte d'ultrason qui me vrilla les tympan un temps indéfini.

Ensuite mon train repartit et elle s'éloigna.

Bouleversé, je voulus demander à mes voisins de siège s'ils avaient perçu la même chose que moi. Mais la vie de la voiture poursuivait son insipide routine faisant mine de ne rien avoir remarqué. Je repris mon souffle et ma contenance, regrettant déjà cette séparation, triste mais émerveillé qu'elle se fut produite.

Je n'y repensai plus de la journée mais le visage de cette inconnue envahit mes rêves et me valut deux mauvaises nuits. Et puis, je fis l'effort de l'oublier.

En remontant dans le train du retour, je ne pus m'empêcher de resonger à cette rencontre furtive et fictive. Le hasard, le destin, un simple accident de vie, je ne savais comment le qualifier.

Mais déjà un léger sifflement prit naissance dans ma tête. À l'approche de Tours, l'acouphène envahit mes oreilles jusqu'à en devenir intolérable. Lorsque le train s'immobilisa, je crus que mon cerveau allait implorer tant le signal était puissant et douloureux. Sans réfléchir, je bousculai deux personnes pour m'évader et me réfugier sur le quai. La haute fréquence me vrillait le crâne, je m'accroupis à même le sol en me tenant la tête à deux mains. Un uniforme me demanda si j'allais bien, une fillette me fixa apeurée aussitôt écartée par sa mère.

Le bruit, inaudible aux autres, ne cessait de croître. Je voulus crier, hurler que cela cesse mais aucun son ne me le permit.

Enfin, le train se remit en marche et, par miracle, emporta l'acouphène avec lui, jusqu'à disparaître au bout des voies.

Encore meurtri mais soulagé, je me redressai en me demandant comment j'allais pouvoir rentrer chez moi.

Sur le quai d'en face, une femme me fixa, l'air aussi perdue que moi.

Puis, elle me sourit.

B. Moëns